Document generated on 05/17/2025 2:58 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Sans titre

Jean-Paul Beaumier

Number 100, Winter 2009

Cent

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2658ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaumier, J.-P. (2009). Sans titre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 7–10.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sans titre

Jean-Paul Beaumier

> Le lait est un liquide blanc qu'on obtient en coupant l'angle marqué d'un pointillé rouge d'une boîte de carton plastifié.
>
> ANNIE SAUMONT

« SENS », ordonne-t-elle à son jeune frère pétrifié, sans voix, sans issue qui s'offre à lui. Dès qu'elle l'a appelé, il a aussitôt senti sa bouche s'assécher, ses jambes devenir lourdes, ses tempes et son cœur se resserrer.

Elle brandit le verre sous son nez avec, dans le regard, une force de caractère qui ne manque pas de surprendre chez une fillette de onze ans. Le bras fermement tendu à la hauteur de ses yeux, elle exhibe le verre avec l'autorité que prodigue le droit d'aînesse.

Au moment même où leur mère leur a annoncé qu'elle devait sortir, une heure, deux tout au plus, leur a-t-elle assuré, il a su qu'il ne pourrait s'y soustraire, redoutant déjà la répétition des événements qui allaient suivre. « Prends bien soin de ton petit frère et toi, écoute ta grande sœur », leur a-t-elle fait promettre avant de refermer la porte, ne laissant derrière elle que son parfum, une maison vide et deux enfants qui n'osent la retenir de peur qu'un jour elle ne revienne jamais. Comme chaque fois, il court à la fenêtre, la regarde s'éloigner à mesure que le silence s'alourdit dans la maison, qu'un mauvais scénario se met en branle.

« Sens, que je te dis », répète-t-elle, en le fixant droit dans les yeux, volontaire et autoritaire.

Rien ne le révulse autant que le lait suri, et elle le sait fort bien. Il redoute déjà qu'elle ne se contente pas qu'il en hume l'amertume, mais qu'elle exige sitôt après qu'il le goûte. Et comme pour mieux souligner sa supériorité, mieux marquer sa domination, elle porte le verre à ses lèvres, sans le quitter

des yeux, puis prend une gorgée, s'amusant aussitôt à mimer à quel point la substance est grumeleuse, à quel point le goût est acidulé, exécrable, imbuvable, exagérant le mouvement forcé de déglutition avant de laisser échapper un son révulsif et d'afficher un air dégoûté qui ne laisse aucun doute quant à la saveur âcre du liquide blanchâtre.

« À ton tour », l'enjoint-elle, en lui tendant le verre aux trois quarts rempli. « C'est peut-être moi qui ai le goût dérangé », s'empresse-t-elle d'ajouter, tout sourire, sur un ton doucereux, presque maternel, qui contraste avec le geste impératif qu'elle vient d'exécuter.

Et, sans lui laisser le temps de déjouer la feinte, elle enchaîne avec fermeté : « Je ne te demande pas de le goûter, seulement de le sentir. »

Son regard demeure fixé sur lui tant et aussi longtemps qu'il ne se décide pas à obtempérer à son ordre, à abaisser les yeux et à plonger son nez dans l'ouverture béante dont il redoute déjà les effluves aigres qui ne manqueront pas de provoquer des haut-le-cœur.

Se sachant vaincu d'avance, il tourne aussitôt les talons et s'enfuit dans sa chambre en pleurant.

« Mauviette », laisse-t-elle alors échapper, après avoir vidé le verre de lait d'un trait dont elle essuie les fines coulures aux commissures de ses lèvres avec un sentiment d'orgueil qui est de loin supérieur à la douceur et à l'onctuosité du précieux liquide qu'elle s'empresse de ranger au réfrigérateur pour en préserver toute la fraîcheur.

* * *

Elle déteste la vue du sang. Le moindre petit saignement provoque aussitôt la peur incontrôlée d'une hémorragie sans fin, d'une mort soudaine. À maintes reprises, sa mère a tenté de la rassurer, il est normal pour une jeune fille d'avoir de légers saignements, cela ne doit pas l'inquiéter, bien au contraire, bientôt elle sera une femme, peut-être même une mère lorsque le moment sera venu.

Les semaines passent et les absences de la mère sont de plus en plus rapprochées, plus longues. Les enfants sont tellement raisonnables qu'elle peut se le permettre. Il n'y a pas que la durée de ses absences qui change, la sœur également se transforme. Lui se met à être plus attentif en sa présence, à l'observer ouvertement, à poser sur elle un regard de défi ; aux aguets de la moindre brèche, jusqu'à ce qu'elle cherche à se soustraire à son regard.

Un soir, au souper, sa sœur refuse de manger, se plaignant de douleurs au ventre, de maux de cœur. Leur mère lui caresse doucement les cheveux en évoquant ce dont elles ont déjà parlé, elle utilise des mots dont le sens lui échappe. Il n'ose pas l'interroger, comme elle l'invite chaque fois à le faire en d'autres occasions. Quelque chose le gêne, un sentiment d'exclusion prend forme sans qu'il en comprenne la raison ou la signification. Comme les douleurs persistent, la mère donne deux cachets à sa sœur et lui dit d'aller se coucher, tout ira mieux demain, lui promet-elle.

Quand vient son tour d'aller se coucher, il passe devant la chambre de sa sœur dont la porte est demeurée entrouverte. Recroquevillée sur elle-même, elle serre son oreiller tout contre son ventre. Son ourson préféré semble veiller sur elle. Elle affiche cet air innocent qu'ont toutes les jeunes filles impubères, mais il ne perçoit dans l'attitude de sa sœur qu'un abandon inespéré, inattendu. Il s'attarde un instant dans l'embrasure de la porte, attentif aux moindres gémissements de sa sœur, à ce qui prend forme dans son esprit. « Laisse ta sœur tranquille, lui intime doucement sa mère, elle doit se reposer. » Il lui sourit, acquiesce à sa demande et se dirige vers la cuisine. Elle a deux enfants adorables, pense-t-elle en le regardant s'éloigner. À son tour, il deviendra bientôt un homme.

Il s'applique à verser le sirop de grenadine non sur la robe de nuit de sa sœur, mais tout autour de façon à ne pas l'éveiller, à accentuer l'effet d'épanchement. Le liquide, d'un rouge rubis foncé, imbibe d'abord le drap qui recouvre sa sœur, puis le drap-housse. L'une des pattes de l'ourson prend une

couleur brunâtre, des poils se hérissent. Il retourne ensuite dans sa chambre après avoir soigneusement rincé le verre et l'avoir rangé dans le lave-vaisselle. Il se glisse à son tour dans son lit, jetant un dernier regard vers la faible lumière qui tamise le corridor reliant leurs chambres. Et il s'endort.

Des cris le réveillent et il entend aussitôt la voix de sa mère tenter de calmer sa sœur affolée qui baigne dans des draps rougis tandis que sa mère cherche à comprendre. L'étendue des taches est telle que rien n'a de sens dans son esprit encore engourdi par le sommeil, ne parvient à contenir les cris et les pleurs de sa fille.

« Tu as mal quelque part ? » demande la mère en entraînant sa fille vers la salle de bains, la soutenant par les épaules et ne cessant de lui parler doucement, ce n'est rien, ma chérie, je suis là, tout va s'arranger, s'efforçant de l'apaiser, de trouver les mots justes, de comprendre et maîtriser la situation comme une mère doit savoir le faire. Lorsqu'elle le voit apparaître dans l'embrasure de la porte de la salle de bains dont l'applique murale à halogène jette une lumière crue sur la mère et la fille, elle tâche de le rassurer à son tour, de les apaiser tous les deux, tout va bien, ce n'est rien, et elle lui demande gentiment de retourner se coucher après l'avoir embrassé sur le front, va dormir, tout va bien, et elle referme lentement la porte derrière elles.

Le lendemain, lorsqu'ils se retrouvent tous les trois pour le petit-déjeuner, sa sœur assise en face de lui comme chaque matin, et sa mère debout derrière eux à surveiller le café qui s'égoutte dans un borborygme matinal rassurant, il se verse un grand verre de lait et le vide d'une seule traite sans quitter sa sœur des yeux.